

## Les vacances d'été

Hiromi Kawakami

Alors que je cueillais des poires dans le champ de monsieur Harada, de petites créatures se sont mises à courir en tous sens à mes pieds. C'est lui qui a attiré mon attention dessus :

« Tiens, les revoilà. »

Elles avaient un pelage blanc. J'en ai compté trois.

« On en voit de temps en temps », a dit monsieur Harada en posant au sol quelques poires trop abîmées pour être vendues.

Deux des trois créatures ont accouru et se sont mises à grignoter. Chacune d'elle était grosse comme deux poires. Elles mordaient dans les fruits à pleines dents. La troisième, en revanche, ne se décidait pas à bouger.

« Tiens ! »

Monsieur Harada a cueilli une poire sur un arbre et l'a posée devant elle, mais elle n'a pas bronché. Elle tremblait.

Il est alors allé chercher un cageot destiné à la vente. Tout en triant mes fruits, j'ai observé les deux autres créatures, qui ont englouti les poires abîmées en un instant et ont ensuite entamé celle que monsieur Harada avait cueillie sur l'arbre. La troisième tremblait toujours. Elle ne faisait pas mine de bouger.

Une voix m'a alors fait sursauter :

« Rien à en tirer, de celui-là. »

C'était l'une des deux créatures occupées à grignoter avec entrain qui avait parlé.

« Rien à en tirer. Rien du tout. Des poires si bonnes ! Des poires si grosses ! »

Elle disait cela d'une voix perçante.

J'ai interrogé monsieur Harada, qui revenait en portant un cageot dans ses bras.

« On les voit de temps en temps, m'a-t-il répondu. Je ne sais pas pourquoi, mais il paraît qu'on en trouve partout où il y a des poires. Elles seront bientôt parties, ne fais pas attention. »

Quand je me suis étonnée qu'elles sachent parler, il a hoché la tête, l'air embêté :

« C'est bien tout ce qu'elles savent faire », a-t-il dit en commençant à entasser dans son cageot les poires triées.

La journée de travail terminée, j'ai soulevé au creux de ma main l'une des trois créatures qui continuaient à batifoler à mes pieds. Elle était toute chaude. J'ai senti ma main lasse se détendre. Quand j'ai demandé à monsieur Harada si je pouvais la ramener chez moi, il m'a regardée avec des yeux ronds :

« Pour quoi faire ?

— Rien de particulier. Juste comme ça. »

Il a accueilli ma réponse d'un hochement d'épaules, mais n'a rien trouvé à y redire. J'ai enveloppé de mes mains celle des créatures qui dédaignait les poires, et j'ai regagné ma chambre à pied. Les deux autres se sont lancées à ma suite en sautillant.

Comme elles n'avaient pas l'air de vouloir des restes de mon dîner, je leur ai à nouveau donné de la poire. Elles se sont jetées dessus avec appétit. Même la peau y passait. Cette fois-ci, la troisième s'est mise à grignoter aussi. À elles trois, elles engloutissaient les fruits à une vitesse surprenante ; le temps de me retourner, elles en avaient mangé six.

« Poire !

— Encore de la poire !

— Encore, encore ! »

Comme les deux créatures les plus vives s'agitaient, j'ai posé d'autres poires devant elles. La dernière, plus réservée, n'avait plus l'air d'en vouloir. Tout en les observant éparpiller de la nourriture partout, j'ai collé un cataplasme dans mon dos. Cela faisait près de dix jours que j'avais commencé à travailler dans le champ de monsieur Harada.

Depuis quelque temps, quand le soir tombait, je ressentais une sorte décalage. J'aurais été bien en peine de dire d'où cela provenait – ce pouvait être une distorsion dans le temps, une distorsion dans l'air, dans les sons, peut-être dans tout cela à la fois. C'était ce qui m'avait décidée à me proposer pour travailler au champ de poires du matin au soir.

J'ai tendu la main, et la créature réservée est venue s'y loger. Grimant jusqu'à l'épaule, elle a touché ma nuque de sa petite main couverte de poils blancs. Tout en me caressant, elle s'est mise à parler :

« Je suis un bon à rien, tu sais. »

Son souffle a effleuré ma nuque.

« Vraiment un bon à rien », a-t-elle dit en se roulant en boule.

Quand je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire, elle s'est lancée dans tout un tas d'explications. Une fois lancée, elle était étonnamment bavarde :

« Par exemple, quand je mange des poires, je ne supporte pas qu'il n'en reste plus. Si je bouge, j'ai peur de m'user. Je déteste qu'il fasse sombre quand l'heure arrive. Et je déteste qu'il fasse à nouveau clair ensuite. Je ne supporte pas que les lieux changent, que j'y sois ou non. »

Elle se donnait beaucoup de mal pour me faire comprendre tout cela.

Les deux créatures les plus vives, ayant englouti la deuxième portion de poires, se sont étendues sur le sol. Bientôt, elles se sont mises à ronfler bruyamment. J'ai demandé à la troisième encore éveillée si elle avait sommeil, mais elle a secoué la tête :

« Est-ce que je peux veiller ici ? Veiller ici pour toujours ? »

— Mais oui, mais oui », ai-je répondu.

Elle est alors descendue de mon épaule et s'est assise bien droite sur la table, m'observant débarrasser les assiettes du dîner.

Une fois la vaisselle achevée, j'ai vu qu'elle s'était assoupie. Elle dormait à poings fermés, ronflant encore plus fort que les deux autres.

Le lendemain matin, alors que je me préparais à partir pour le champ de poires, les trois créatures ont couru vers l'entrée. Le temps s'annonçait chaud. Quand j'ai ouvert la porte, elles se sont précipitées dehors. À les voir ensemble, comme ça, je n'aurais pas su dire laquelle était la plus réservée. J'ai marché jusqu'au champ en épongeant ma sueur. Les trois créatures m'ont suivie, me dépassant parfois, se laissant distancer pour aussitôt me rattraper. Elles se racontaient quelque chose de leur petite voix aiguë, mais je n'entendais pas bien.

J'ai passé la journée à cueillir des poires. Monsieur Harada est arrivée en début d'après-midi et s'est occupé de répandre du pesticide. Pendant l'opération, les trois créatures se sont réfugiées sur le tronc d'un poirier, fixant les mouvements de ses mains.

« Alors ? m'a-t-il demandé. Ça valait le coup de les ramener chez toi, ces trois-là ? »

Quand je lui ai répondu qu'elles s'étaient contentées de manger des poires et de dormir, il a ri :

« Laisse-les ici, aujourd'hui. »

Aussitôt, les trois intéressées se sont mises à pousser des cris perçants :

« Non !

— Non, non !

— On rentre !

— On rentre à la maison !

— On dort à la maison ! »

Monsieur Harada a ri à nouveau.

« Elles ont l'air bien décidées, dis-moi », a-t-il observé en répandant du pesticide sur le sol par l'embout en cuivre d'un tube fixé au tuyau d'arrosage.

Les cigales chantaient à pleine puissance. Il a épongé sa sueur avec la serviette passée autour de son cou.

J'ai voulu lui demander ce qu'étaient ces trois créatures, mais j'ai hésité à le faire juste devant elles. Quand il a eu fini de répandre le pesticide, il a placé sa tête sous le robinet d'eau courante et a laissé le jet couler dessus. Puis il a mis ses mains en coupe pour boire à longues gorgées. Le crépuscule est tombé. Des chauve-souris volaient bas. Les trois créatures jetaient des cris inintelligibles dans leur direction, trépignant d'énervement.

Le travail achevé, monsieur Harada m'a donné encore plus de poires invendables que d'habitude.

« Mange donc ça aussi », a-t-il dit en ajoutant du maïs et des aubergines.

De retour dans ma chambre, j'ai donné des poires aux trois créatures. J'ai également voulu leur servir le maïs, que j'avais fait bouillir, mais elles ne voulaient rien d'autre. Les deux plus vives semblaient davantage dans leur élément que la veille, grimant aux armoires, s'emparant du téléphone pour le coller à leur oreille. Puis elles ont fini par s'endormir à même le sol. La plus réservée était assise sur la table, les yeux grands ouverts.

Quand je lui ai fait remarquer qu'elle avait bien ronflé, la veille, elle a pris une expression fâchée :

« Ne dis pas ça, c'est embarrassant. Oublie les ronflements. Oublie. »

Elle a répété ça en boucle, très en colère. J'ai senti une certaine morosité me gagner. À mesure que la nuit avançait, l'impression de décalage m'a rattrapée. Depuis que je travaillais au champ, j'avais moins de mal à m'endormir, mais l'arrivée des trois créatures semblait m'avoir excitée et, incapable de m'assoupir, j'étais en proie à un sentiment de distorsion plus fort que d'habitude. J'ai tenté de le chasser en vaquant à ma vaisselle, mais impossible de me distraire. J'ai décidé de sortir et de marcher jusqu'au champ.

J'ai cru sentir la présence de la créature encore éveillée qui me suivait. Entre l'obscurité et ma perception distordue, je n'étais pas sûre qu'elle soit vraiment là. J'ai marché à pas rapides. L'air était encore tiède de la chaleur de la journée. J'ai eu l'impression que mon ombre se démultipliait dans la nuit.

Arrivée au champ, je me suis mise à creuser la terre. Mes yeux se sont faits à l'obscurité, et j'ai clairement distingué la troisième créature qui m'avait suivie. La lumière de la lune illuminait son pelage blanc. À chaque coup de houe, elle se tassait un peu plus sur elle-même, effrayée.

J'ai creusé la terre de toutes mes forces, en soufflant. Ouf, ouf, je creusais à plein élan.

« Pourquoi tu creuses comme ça ? » m'a demandé la créature après un moment.

J'ai continué mon labeur sans répondre, et elle a répété sa question. Voyant que je me taisais toujours, elle a insisté, tant et si bien que j'ai fini par lui aboyer de s'en aller.

Elle a levé les yeux vers moi avec un hoquet de surprise, puis s'est détournée et a disparu dans la nuit.

Elle n'est pas revenue le lendemain, ni le surlendemain. J'ai travaillé plus dur que jamais au champ de poires. Les deux autres créatures ont continué à batifoler entre les arbres, jour après jour. Quand le soir tombait et que le travail était terminé, je les ramenaient avec moi dans ma chambre. Elles n'avaient rien perdu de leur appétit pour les poires. Lorsque je leur ai demandé ce que pouvait bien faire la troisième bête, elles m'ont répondu d'un air indifférent :

« Va savoir.

— Oui, va savoir.

— Il finira bien par revenir.

— C'est sûr, il reviendra.

— Il doit pleurnicher dans un coin.

— Oui, il doit pleurnicher ».

Trois jours, quatre jours ont passé sans que la troisième bête revienne. Voyant que je travaillais de plus en plus dur, monsieur Harada a augmenté mon salaire journalier.

« Tu peux souffler un peu, tu sais. Les plantes ne pousseront pas plus vite », m'a-t-il dit en m'accordant mille yens supplémentaires.

Puis il a remarqué :

« Tiens, elles ne sont plus que deux ? »

J'ai baissé les yeux vers le sol, où les deux intéressées couraient en tous sens. Il n'a pas insisté.

« Tu devrais prendre une journée.

— Ça ira, ai-je répondu. Et puis, il faut bien les cueillir, ces poires.

— Les voilà entre de bonnes mains », a-t-il observé en riant.

Les deux créatures couraient à une vitesse folle.

Je me suis brusquement réveillée au milieu de la nuit. J'avais une sensation d'oppression dans la poitrine. La lumière de la lune filtrait entre les rideaux. Les deux créatures dormaient sur le sol. Les objets de la pièce se découpaient avec une netteté désagréable. Le plafonnier, la corbeille à poires, la bouteille vide sur la table n'étaient plus visibles que par leurs contours. J'avais du mal à respirer.

J'ai porté la main à mon cœur et, en palpant, j'ai senti quelque chose. J'ai bondi du lit. Ce qui ressemblait fortement à la créature disparue a jailli de ma poitrine.

Alors que je laissais échapper un cri, elle s'est mise à mordiller l'oreiller :

« C'est moi. Je suis rentré. Tu es fâchée ? Dis, tu es toujours fâchée ? »

Je l'ai soulevée prudemment pour caresser sa petite joue. Elle s'est laissé faire. Le contact de ses poils blancs me chatouillait.

« Tu n'est plus fâchée ? Tant mieux. Pardon. Pardon. »

Elle s'est excusée, encore et encore. Quand je lui ai assuré que tout était pardonné, elle a levé un doigt de la taille d'un pétale de petite fleur pour tapoter ma joue. J'ai demandé pardon à mon tour, et elle a tapoté mon visage plus fort :

« Ça m'a un peu blessé, tu sais. J'ai un peu pleuré », a-t-elle dit sans cesser de taper.

Plus je me laissais faire, et plus elle se permettait d'y mettre de la force.

« Tu me fais mal », ai-je dit.

Elle s'est alors arrêtée pour chuchoter :

« J'ai faim. Donne-moi des poires. Des poires, des poires. »

J'ai pointé la corbeille du doigt ; elle s'est précipitée dessus d'un bond et s'est mise à manger avec appétit, en en mettant un peu partout.

« On n'en a plus pour longtemps. »

C'est vers la fin du mois d'août que monsieur Harada a mis le sujet sur la table :

« La pleine saison va bientôt finir, je devrais m'en sortir tout seul. Il reste un peu de temps avant la saison des fraises. »

Il s'est adossé au tronc d'un poirier et a fumé une cigarette, observant la course effrénée des trois créatures en plissant les yeux :

« Toujours vivantes, vous trois ? »

J'ai brusquement levé le visage, et il s'est étonné à son tour :

« Je ne te l'avais pas dit ? Quand la saison se termine, elles disparaissent. »

On avait beau être en plein jour, l'impression de décalage m'a gagnée. Comme si mon corps encore debout se dédoublait, et que cet autre moi, de la même taille, s'éloignait en marchant, prêt à disparaître.

« Tu vois, il paraît que c'est un peu comme les insectes. Tu n'as jamais capturé de scarabées ? À la fin de l'été, ils meurent. Eh bien, c'est pareil. »

Écrasant son mégot sur le bord d'une boîte de conserve vide, il a donné un léger coup de pied à l'une des créatures qui couraient. Elle a atterri un peu plus loin. Puis, comme si ça l'amusait, elle s'est mise à sautiller d'elle-même. Les deux autres l'ont imitée, bondissant ici et là.

« Ne t'en fais pas trop, de toute façon, c'est comme ça », a dit monsieur Harada.

D'un cageot destinée à la vente, il a sorti une dizaine de poires particulièrement grosses, d'aspect juteux, pour me les donner :

« C'est pour toi. Reviens travailler ici un de ces jours, si ça te dit. Ça m'a bien dépanné. »

J'ai encaissé mon dernier salaire avant de rentrer. De retour dans ma chambre, j'ai constaté que l'enveloppe contenait trois mille yens de plus que d'habitude. J'ai posé les poires sur le sol et les trois créatures ont fondu dessus. Elles ont mangé gloutonnement, en tachant leur pelage de jus.

Ce soir-là, un violent décalage m'est tombé dessus. Ce n'était pas la distorsion subtile dont j'avais l'habitude, mais un malaise puissant, comme celui que j'avais ressenti près de monsieur Harada dans la journée. Plutôt que quelque chose de bancal dans l'air, ou dans l'axe de rotation de la Terre, c'était l'impression que mon corps se détachait complètement de lui-même.

Je me suis détachée et retrouvée debout à côté de mon propre corps. Autour de ce corps endormi, les trois créatures bondissaient ici et là. J'avais cru les voir s'endormir de bonne heure et ronfler, mais les voilà qui batifolaient avec entrain au milieu de la nuit.

« Allons-y !

— Oui, allons-y !

— Le champ de poires !

— Le champ de poires, le champ de poires ! »

Elles secouaient le corps étendu là, parlant toutes en même temps.

« Je suis sortie de mon corps, je suis ici. »

En entendant ma voix, elles ont levé les yeux vers moi d'un seul mouvement.

« Elle est sortie !

— Ça y est, elle est sortie !

— Allons-y !

— Allons-y, allons-y ! »

Elles ont grimpé sur ma jambe comme un seul bloc et montré la porte du doigt. Délaissant mon corps étendu, je suis sortie, les trois créatures sur mon épaule. Le lourd vent d'été glissait lentement contre mes flancs. Les poiriers se dressaient à intervalles réguliers dans la nuit.

« Allons-y !

— Allons-y !

— Vite, vite ! »

Les deux créatures les plus vives ont sauté ensemble au sol. Grimpant rapidement dans un poirier, elles se sont hâtées jusqu'à la cime, où elles se sont immobilisées. La bête réservée était encore sur mon épaule. Quand je lui ai demandé si elle comptait les rejoindre, elle a secoué la tête :

« Je suis un bon à rien. J'ai peur. Très peur. Rien à faire. »

Les deux bêtes perchées dans l'arbre se sont mises à ronger les quelques poires laissées là pour attirer une bonne récolte l'année suivante. Au lieu de manger à pleine dents comme à leur habitude, elles ont grignoté calmement, comme pour savourer. J'ai demandé une nouvelle fois à la bête sur mon épaule :

« Tu n'y vas pas ?

— Rien à faire. Je suis un bon à rien. J'ai trop peur de ne plus être moi-même. »

Je lui ai alors proposé de retourner dans la chambre. Elle s'est tue.

« Tu ne veux pas rentrer ? » ai-je demandé.

Cette fois, elle a secoué la tête.

« Qu'est-ce que tu veux faire, alors ? »

Pas de réponse. Les deux créatures les plus vives avaient fini les poires de bonne récolte en un rien de temps. À les voir ainsi collées au tronc, on aurait pu croire à deux nœuds blancs formés dans le bois du poirier.

Mon corps était léger. Beaucoup plus léger qu'avant. J'ai eu l'impression que, si je n'y faisais pas attention, je risquais d'être aspirée dans le néant, vers un lieu inconnu dont je ne pourrais pas revenir. La bête sur mon épaule tremblait. Comme la première fois que je l'avais vue. Là où je percevais ses tremblement, ma peau se réchauffait, se détendait. Les épaules, la poitrine, le ventre, les bras, jusqu'aux jambes – tout a commencé à se relâcher d'un coup. C'était comme d'être immergée dans un bain chaud.

« Viens avec moi jusqu'à cet arbre, au fond. »

J'ai obéi et me suis mise à marcher, la créature toujours sur mon épaule. Après une infime hésitation, elle est passée de mon épaule au tronc et s'est mise à manger frénétiquement les poires de bonne récolte. Elle mordait hâtivement dans les fruits, comme pour rattraper les deux autres créatures. Comme d'habitude, son visage, pendant qu'elle mangeait, n'exprimait rien.

« Toujours rien à tirer de moi », a-t-elle dit en se tournant vers moi quand elle a eu fini de manger.

J'ai failli lui demander une deuxième fois si elle voulait rentrer, puis j'ai renoncé. Moi aussi, j'étais un cas désespéré. Je n'étais pas en position de proposer quoi que ce soit à une autre créature.



« Je suis toujours un bon à rien, mais je dois y aller », a-t-elle dit après cinq minutes de silence, l'air étrangement grave.

Sa minuscule bouche, son nez, ses yeux brillaient à la lumière de la lune.

J'ai compris qu'elle s'en allait, et j'ai eu le cœur lourd. Lourd d'être abandonnée, seule. J'ai failli lui demander de ne pas partir.

« Au revoir », ai-je dit.

La bête a alors fermé les yeux sans rien dire. Et puis elle s'est transformée, sous mes yeux, en un nœud dans le bois. Un nœud blanc sur le poirier. Je l'ai effleuré, mais ça ne bougeait plus. Tandis que je caressais le tronc, observant ce nœud avec regret, mon corps s'est encore allégé, et j'ai eu l'impression que le nœud allait m'aspirer.

J'ai pensé : je vais me faire aspirer. Me faire emporter.

L'instant d'après, par réflexe, j'étais en train de frapper le nœud. Je m'efforçais de m'en éloigner. Il me semblait entendre la voix de la créature qui me demandait de la suivre, mais je hurlais : non, non. Au moment précis où je hurlais, mon corps a perdu toute pesanteur, et a volé vers la chambre à une vitesse inouïe.

J'ai retrouvé le corps qui respirait dans son sommeil, dans la chambre.

J'étais trempée de sueur.

Le lendemain, j'ai rendu visite à monsieur Harada. Je ne portais pas mes vêtements habituels de travail au champ, mais une tenue de ville. Il a eu une exclamation de surprise et m'a servi du thé.

Tout en buvant mon thé, je l'ai remercié de m'avoir employée et l'ai informé de mon intention de chercher un autre travail.

« On est déjà presque en septembre, a-t-il dit en levant les yeux vers le ciel, fumant sa cigarette. Je me disais bien que je ne voyais plus jouer tous ces gosses... Ils doivent être en train de faire leurs devoirs en une fois, au dernier moment, tout les devoirs laissés en plan pendant les vacances d'été... »

Tout en parlant, il regardait fixement le ciel.

Sur le chemin du retour, j'ai traversé le champ de poiriers, mais j'étais désormais incapable de dire sur quel arbre il y avait un nœud blanc.

J'ai murmuré quelques mots de remerciements en tapotant le tronc d'un poirier. Je me suis retournée en croyant apercevoir les trois créatures traverser mon champ de vision en batifolant, mais il n'y avait rien. Une petite libellule volait bas, gracieuse. Après avoir caressé une dernière fois le poirier, j'ai repris mon chemin.